

MARINETTE

NOUVELLE

Pour avoir oublié qu'un corps rond placé sur une surface plane est sujet à rotuler, Marinette sentit se dérober sous elle la bûche sur laquelle elle était assise et se trouva sur le carreau. Sa mère, la Faraude, se mit à rire; la mère se tenait de l'autre côté du foyer vide, sur un siège qui ne méritait plus le nom de chaise, puisqu'il n'avait plus dossier.

C'était d'ailleurs le seul meuble que l'huissier eût laissé dans la chambre.

Etant assez humain, il avait également épargné la batterie de cuisine; deux tasses, deux cuillers et deux fourchettes de fer, deux pots, un grand et un petit. Il avait fermé les yeux sur les nappes; une jupe et un corsage noirs, un chapeau de bergère, en paille de six sous, orné de rubans blancs, qui composait les atours printaniers de Marinette.

Sans compter les débris que portaient sur elles la Faraude et sa fille: Marinette, un fourreau de mérinos rapiécé; la mère, une autre jupe noire et un tartan vert et jaune.

Marinette rattrapa sa bûche et s'y assujettit plus solidement. C'était un énorme rondin de chêne, et son siège à elle. Depuis l'automne, depuis les derniers soleils qui avaient éclairé le commencement de leur grande misère elle n'en avait plus connu d'autre: sa mère avait le débris de la chaise et toutes deux demeuraient ainsi des journées entières, assises, chacune d'un côté du foyer, où l'on n'aurait pas trouvé une pincée de cendre. Jamais il n'y avait eu de feu.

Elles ne cessaient presque point de se regarder, se cherchant l'une dans les yeux de l'autre. Toutes deux se ressemblaient exactement; mêmes lignes de corps sveltes et robustes, mêmes cheveux d'un noir intense, même teint doré comme des rejets de vignes, mêmes yeux d'un bleu sombre que recouvrait un voile, brillant, même bouche, aux lèvres toutes pleines d'un beau rouge; la mère ayant seize ans et quelques mois de plus que sa fille, et, dans leurs grands embrassements, tourmentée d'une seule pensée: Pourquoi, étant moi-même un enfant, ai-je mis cette enfant au monde?

Ce jour-là, comme midi, sonnait à l'horloge d'une église voisine, la Faraude, sans quitter son siège, étendit la main dans l'ombre, au coin de la cheminée, en ramena le grand pot, y fouilla, y brit deux pièces de deux sous.

—Marinette, va-t-en chercher notre déjeuner, deux sous de lait et deux petits pains. Il n'y a plus que douze sous dans le pot.

Marinette, naturellement, portait le petit pot, puisque le grand servait de tire-lire. Elle traversa le couloir des mansardes d'où sortaient des pleurs et des cris d'enfants. La fillette plaignit ces petits qui avaient faim peut-être et se dit fièrement qu'on supportait mieux cette peine-là quand on était grande.

Cette maison de pauvres était située dans la rue Saint-Jacques: des étudiants logeaient en meublé au premier étage. Comme la fillette descendait, il s'en trouva deux qui sortaient de leurs chambres, et l'un dit assez haut:

—Peste! la belle petite lpronne! Comme c'est tourné! Et quels yeux!

—Bon! dit l'autre, c'est la sœur aînée qu'il faut voir. Tu ne la connais pas! Un Rubens brun, mon cher!

Marinette avait entendu; elle eût une joie à la pensée que sa mère était jeune et belle et qu'on la prenait pour sa sœur.

Chez la crémière, il y avait des commères. On chuchota en voyant entrer la mignonne. La cuisinière d'un professeur de droit s'avança avec des mines maternelles:

— Vous venez donc chercher vos deux sous de lait comme tous les matins, ma jolie demoiselle? On a de l'appétit quand on est jeune! Quel âge avez-vous?

Marinette ne voulait point causer: —Treize ans, répondit-elle; à revoir madame, je vais à présent chez le boulangier.

—Excusez-moi. On aime à connaître les braves gens; histoire, quelquefois, de leur service à l'occasion. Est-ce vrai que votre maman est comtesse?

La fillette se redressa toute rouge: —Je ne mens jamais, dit-elle. C'est vrai, madame.

—Et votre papa?

—Mon père était soldat; il est mort.

La faraute, qui était comtesse, et sa fille qui, déjà, sentait qu'étant si pauvre, il y avait un peu de honte à le dire, déjeunèrent avidement, et chacune ayant posé sa tasse auprès d'elle sur le carreau, elles recommencèrent à se regarder. Mais les yeux de Marinette parlaient si vivement, qu'un franc sourire monta du cœur déchiré de la veuve à sa lèvre si vivante:

—Ah! oui, ma chérie, dit-elle, l'histoire! Tu me demandes encore l'histoire?

—C'est vrai, maman jolie, dit Marinette; j'aime beaucoup à entendre dire que M^{me} la Marquise d'Aigrecour est ma grand'mère et qu'elle te déteste, parce qu'alors, moi, je t'aime mieux.

—Ecoute donc. J'étais la Faraude. On m'avait donné ce nom-là dans le village, auprès de Dôle, là-bas, parce que j'étais la plus belle et la plus fière; aussi grande à quinze ans qu'à présent, et bien plus forte, va, car je n'avais jamais eu de misère. Un jour le régiment de chasseurs, qui tenait garnison dans la ville, passa et fit halte chez nous. Ton père, alors, avait vingt-trois ans, un galon d'argent à son képi, il était sous-lieutenant. On me disait dans le village de me défendre de lui, parce qu'un beau monsieur un comte qui tourne au tour d'une jeunesse, ne peut avoir d'autre dessein que de la mener à mal. Lui me jurait qu'il n'avait jamais trompé personne. Je l'aimais et je le suivis. Quand il voulut faire de moi sa femme, de moi, la Faraude, son colonel le mit aux arrêts. Un avocat vint me trouver, me menaçant, disant que c'était une méchante action d'abuser d'un garçon simple d'esprit, et que le marquis et la marquise d'Aigrecour, me feraient repentir de ma hardiesse. Un jour, ton père me revint. Il avait quitté ses galons; il n'était plus officier et il avait vingt-cinq ans. Il était son maître. Il m'épousa et nous amena à Paris. Tu ne parlais pas encore. Depuis, ah! depuis, le comte d'Aigrecour a travaillé comme un mercenaire pour nourrir sa femme et son enfant. Au régiment, ils disaient qu'il n'avait point d'esprit. Il en eut toujours assez pour moi, la paysanne, et il était riche de cœur. Je l'ai aimé jusqu'à la fin. Voici deux ans. Le marquis nous aurait pardonné, peut-être, il est bon, mais il est tombé en paralysie et la mère... Je te dis que cette vieille femme est une louve! Ni foi, ni âme, ni entrailles. Je lui ai écrit dix fois, je veux que tu vives! Jamais de réponse, jamais un mot! Dieu l'a punie pourtant en lui prenant aussi son aîné. C'est le fils de celui-là, qui est le marquis à présent! C'est lui qui aura les maisons, les terres, l'argent. Nous, dans trois jours, nous mourrons de faim!

—Madame la marquise d'Aigrecour est-elle à la maison?

—Madame la marquise y est toujours pour les bonnes œuvres. Passez, petite.

Dans le vestibule se tenaient deux valets, l'un en livrée bleu et or.

—Que voulez-vous? dit-il rudement.

L'autre, très vieux, en habit noir et cravate blanche, tressaillit à la réponse de la petite visiteuse:

—Je suis Mlle Marie d'Aigrecour et je veux voir ma grand'mère.

—Si vous êtes la fille de M. Frédéric dit-il, en baissant la voix, rappelez-vous toujours le nom de son vieux Jérôme qui se serait fait tuer pour lui et qui va peut-être bien perdre sa place pour vous.

Puis, précédant l'enfant, ouvrant une porte devant elle, il annonça:

—Mademoiselle d'Aigrecour.

Dans le salon immense où Marinette entra, il n'y avait que deux personnes: Une vieille dame très parée, assise au coin de la cheminée dans un fauteuil; devant elle un homme de seize ans qui lisait. Il se leva. La marquise ne bougea point.

—Je n'ai pas vu le feu depuis un an, disait-elle. Les souvenirs de Marinette étaient confus à ce sujet. Le front plissé elle cherchait à les recueillir, examinant le foyer, regardant sa bûche. Tout à coup elle se leva, prit à son tour le grand pot, au coin de la cheminée, et, résolument, ayant puisé dans la caisse, sortit de la chambre. Un instant après, elle réparait, portant deux bûchettes et quelques brindilles de menu bois. La malade, toute joyeuse, l'appela pour l'embrasser. Désormais, il y avait de quoi dresser le feu; seulement, quand les matériaux sont maigres, l'opération est délicate. De son lit, la mère, heureusement, la dirigea. La grosse bûche au fond du foyer, les bûchettes par devant, le menu bois par dessous et du papier. Marinette brûla mal à propos trois allumettes; mais, enfin, la flamme jaillit. L'enfant considérait son ouvrage; elle en était étonnée. La chambre s'échauffait doucement, le ventre de la grosse bûche commençait à se creuser; il vint à Marinette une réflexion: —Voilà, qui est bien, maman dit-elle. Mais je n'aurai plus de bûche. Où donc m'assoierai-je, quand tu seras guérie? La malade ne l'entendit pas, elle s'était endormie. Marinette, sans faire de bruit, s'en alla prendre sa vieille robe et son vieux manteau de laine grise. Elle regarda son chapeau de paille à rubans blancs. Puis elle se détermina: il valait encore mieux se coiffer de paille que d'aller tête nue. Cette belle toilette achevée, elle sortit. Il neigeait. Elle obéissait à une inspiration soudaine, la fillette; un rayon de lumière dont le foyer était dans son cœur la guidait, un moment après, à travers le jardin du Luxembourg. Elle sonna sans peur, presque sans émotion, à la porte d'un vieil hôtel de la rue de Vaugirard et, de sa jolie voix fraîche de treize ans, demanda au concierge:

—Je n'ai pas vu le feu depuis un an, disait-elle.

Les souvenirs de Marinette étaient confus à ce sujet. Le front plissé elle cherchait à les recueillir, examinant le foyer, regardant sa bûche. Tout à coup elle se leva, prit à son tour le grand pot, au coin de la cheminée, et, résolument, ayant puisé dans la caisse, sortit de la chambre.

Un instant après, elle réparait, portant deux bûchettes et quelques brindilles de menu bois. La malade, toute joyeuse, l'appela pour l'embrasser.

Désormais, il y avait de quoi dresser le feu; seulement, quand les matériaux sont maigres, l'opération est délicate. De son lit, la mère, heureusement, la dirigea. La grosse bûche au fond du foyer, les bûchettes par devant, le menu bois par dessous et du papier. Marinette brûla mal à propos trois allumettes; mais, enfin, la flamme jaillit.

L'enfant considérait son ouvrage; elle en était étonnée. La chambre s'échauffait doucement, le ventre de la grosse bûche commençait à se creuser; il vint à Marinette une réflexion: —Voilà, qui est bien, maman dit-elle. Mais je n'aurai plus de bûche. Où donc m'assoierai-je, quand tu seras guérie?

La malade ne l'entendit pas, elle s'était endormie. Marinette, sans faire de bruit, s'en alla prendre sa vieille robe et son vieux manteau de laine grise. Elle regarda son chapeau de paille à rubans blancs. Puis elle se détermina: il valait encore mieux se coiffer de paille que d'aller tête nue. Cette belle toilette achevée, elle sortit. Il neigeait.

Elle obéissait à une inspiration soudaine, la fillette; un rayon de lumière dont le foyer était dans son cœur la guidait, un moment après, à travers le jardin du Luxembourg. Elle sonna sans peur, presque sans émotion, à la porte d'un vieil hôtel de la rue de Vaugirard et, de sa jolie voix fraîche de treize ans, demanda au concierge:

—Madame la marquise d'Aigrecour est-elle à la maison?

—Madame la marquise y est toujours pour les bonnes œuvres. Passez, petite.

Dans le vestibule se tenaient deux valets, l'un en livrée bleu et or.

—Que voulez-vous? dit-il rudement.

L'autre, très vieux, en habit noir et cravate blanche, tressaillit à la réponse de la petite visiteuse:

—Je suis Mlle Marie d'Aigrecour et je veux voir ma grand'mère.

—Si vous êtes la fille de M. Frédéric dit-il, en baissant la voix, rappelez-vous toujours le nom de son vieux Jérôme qui se serait fait tuer pour lui et qui va peut-être bien perdre sa place pour vous.

Puis, précédant l'enfant, ouvrant une porte devant elle, il annonça:

—Mademoiselle d'Aigrecour.

Dans le salon immense où Marinette entra, il n'y avait que deux personnes: Une vieille dame très parée, assise au coin de la cheminée dans un fauteuil; devant elle un homme de seize ans qui lisait. Il se leva. La marquise ne bougea point.

Marinette s'avançait dans son pauvre petit manteau écriqué, sous son miréable chapeau de printemps. Elle avait fait son plan à l'avance, elle devait aller jusqu'à la marquise, se mettre à genoux devant elle, et lui baiser la main. Mais, quand elle la vit immobile, quand elle reconnut tant de dureté dans cette vieille personne, toute la richesse de sang qui était en elle se révolta:

—Madame, dit-elle, je ne vous demande rien, je suis venu seulement pour vous dire que mon père, qui était votre fils, est mort à la peine et ma mère se meurt de faim.

Cette fois la marquise se leva. Elle était extrêmement grande, et sa taille était encore droite. Dans ses vêtements de satin noir, elle laissait derrière elle, en marchant, comme un sillage d'ombre. Elle passa devant la fillette, sans même la regarder, se dirigeant vers une porte qui donnait dans un autre salon:

—Venez mon fils, dit-elle.

Le jeune homme, secoua la tête.

—Non, ma mère; ce n'est pas ce que me dicte ma conscience, à moi.

—Votre conscience de seize ans qui veut éclairer la mienne!

—S'il vous plaît, ma mère, et au nom du véritable honneur de notre maison, reprit-il, mademoiselle d'Aigrecour sera reconduite chez elle par une personne sûre. Mais auparavant vous aurez ordonné ce qu'il faut pour lui assurer une vie plus décente.

—Soit dit la vieille dame, implacable, puisque, enfin, on m'y contraint!

Marinette en avait long à conter, quand elle revint au logis du froid et de la faim près de sa mère qui s'éveilla. Son cousin le marquis l'avait fait asseoir au salon, dans le fauteuil même de la méchante grand'mère, pendant que, dans la pièce voisine, il continuait de prier pour elle; puis il avait reparu, l'avait prise par la main et conduite à la voiture où Jérôme était monté avec elle. De vieux Jérôme, qui avait si bien su la protéger, lui avait remis un portefeuille.

Le portefeuille contenait vingt billets de mille francs. La Faraude promenait ses doigts sur ces papiers si doux au toucher; elle se disait que ce n'était qu'une partie de l'héritage dont sa fille ne risquait plus d'être dépouillée. Et puis, elle se mit à rêver. Ce petit cousin était un brave cœur, il avait trouvé Marinette attachante et belle; et, qui connaît l'avenir? Elle qui n'était qu'une paysanne, elle la Faraude, un d'Aigrecour l'avait bien aimée.

Secouant ce beau songe, elle dit à Marinette: C'est toi qui nous as sauvées.

La fillette se mit à rire: Maman, dit-elle, si tu n'avais pas brûlé ma bûche, je n'y aurais pas pensé.

FIN

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-TERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin
romptitude, et à prix très modérés.

